

—Dès ce matia. Un médecin est près d'eux, mais c'est fini ! bien fini, a dit la concierga. Pauvre belle petite Blanche ! quel malheur ! et Natty, si jeune, si beau, si bon ! Ah ! c'est affreux, n'est-ce pas ?

—Affreux ! répondit l'Américain comme un écho.

En ce moment la porte s'ouvrit et la petite bonne apparut.

—Madame est servie, dit-elle.

—Allons déjeuner, fit Émeraude en se levant et en s'es-suyant les yeux.

Petrus se leva aussi, mais il l'arrêta du geste.

—C'est que... j'ai déjà déjeuné, mon enfant.

—Vous ? c'est vrai ?

—Très vrai !

—Ah ! murmura la jeune femme—avec un soupir de regret qui avait une tout autre cause que celle que lui donna l'Américain.

—J'ai voulu simplement vous souhaiter le bonjour en passant. Allons, je me sauve ; excusez-moi surtout de vous avoir dérangés si matin.

Émeraude, tenant une des mains de Weber, l'accompagna vers l'antichambre.

—Tiens ! dit-elle tout à coup, vous avez perdu un de vos boutons de manchettes, Petrus.

Le docteur prit l'air étonné et regarda.

—C'est ma foi vrai, dit-il.

—Vous rentrez chez vous ?

—Non ! je vais chez le comte de Colmar.

—Alors, vous ne pouvez y aller ainsi, je vais vous prêter les miens. Voulez-vous ?

—Soit !

La jeune femme courut à son cabinet de toilette et revint aussitôt.

Elle enleva l'unique bouton de Weber, et lui mit elle-même ceux qu'elle avait apportés.

—Là, dit-elle, voilà qui est mieux.

Il eût bien voulu reprendre le bouton qu'elle tenait à la main ; mais il n'osa, dans la crainte d'éveiller l'attention d'Émeraude.

—Bon ! se dit-il, je le lui réclamerai demain.

VIII

CE QUE M. DENIS EUT BIEN VOULU SAVOIR

Paris est composé d'un certain nombre de gros villages groupés autour de ce foyer toujours incandescent, mais très étroitement circonscrit, qui est véritablement la capitale de la France.

En dehors des faubourgs englobés par le recul des barrières, squires rongeurs et malfaisants, qui vont s'étendant chaque année, plusieurs quartiers de l'ancien Paris ont conservé une sorte d'autonomie particulière, que le progrès a à peine effleurée, et qui leur donne un relief étrange.

Celui-ci exhale un de ces bons parfums provinciaux dans lesquels domine l'odeur du moisi, et dans l'atmosphère desquels se promène, d'une allure solennelle, une bourgeoise ronronnante et végétative.

Là, c'est l'aspect poudreux de vieux bahuts à fouillures authentiques ; plus loin, la morgue hautaine de nobles murs, qui s'effritent plutôt que de s'abaisser jusqu'à réclamer le badigeonneur.

C'est-à-dire le Marais, la Cité et le faubourg Saint-Germain.

Il en est un quatrième qui, plus heureux ou moins favorisé que ses congénères, n'a pas encore été mordu par la sape municipale et garde, avec la religiosité de la plus indolente inertie, sa physionomie archaïque et ses habitudes démodées.

J'ai nommé l'île Saint-Louis !

Emprisonnée par la Seine, qui lui forme une ceinture protectrice, une sorte de rempart que n'ont pu franchir les idées nouvelles, l'île Saint-Louis porte, plus qu'aucun autre quartier, le poinçon du passé.

Là, rien de la vie turbulente et fouguese qui enfièvre la rive droite !

Pas de boulevards tapageurs, de magasins chatoyants, de cafés empâtant sur le trottoir.

Le calme, le calme en tout et partout !

De longues rues étroites et sombres, aux pavés déchaussés comme les dents d'un archéologue ; de hautes maisons d'apparences glacées, des hôtels légendaires mureus et lézardés, des indigènes enfin semblant tout surpris de se mouvoir et gesticulant, à angles aigus, comme des poupées articulées !

Pas de bruit, pas d'air, pas de soleil ; le royaume du vieux : un fossile, marchant et parlant, et dont les jointures produisent un cliquetis d'osselets, quelque chose comme le craquement de l'antique machine de Marly.

Or, c'est dans l'île Saint-Louis que nous allons nous transporter, lecteurs, si vous voulez bien m'y accompagner.

Aspectant sur le fleuve dont, à ses pieds, le quai d'Anjou reçoit l'éternel battement, un grand et vieil hôtel découpe ses lignes carrées sur le fond gris du ciel.

À côté de la rue, il est précédé d'une cour sablée, dans les angles de laquelle une herbe drue a poussé, grâce au peu de soin d'une domesticité insuffisante.

À droite, une construction basse, affectée au logement du concierge aux communs.

À gauche, de vastes écuries, à fenêtres ogivales, et dallées de beaux grès de Creil.

Dix chevaux y tiendraient à l'aise, et elles ne contiennent que deux trotteurs, d'assez belles performances, soigneusement sanglés dans des couvertes chiffées d'un C, surmonté d'une couronne de comte.

Plus loin, des remises, où reposent un coupé, un phaéton et une large berline.

Enfin, au fond, l'hôtel, auquel on arrive par un merveilleux perron à double volée, garni d'une rampe en fer forgé du plus pur travail.

Puis un vestibule, dont les parois disparaissent sous d'antiques tapisseries, séparées par des bois de corfs et des têtes d'animaux anatomisés, et au milieu duquel un escalier monumental déroule ses degrés.

Nous montons, car pas même un valet ne se tient sur les banquettes de ce vestibule ! et nous arrivons au premier étage.

Nous traversons une bibliothèque dont tout l'aménagement est en vieux chêne et les tentures en velours d'Utrecht vert passé. Des livres anciens et nouveaux, des cartes, des gravures, quelques bonnes peintures, prouvent que le maître du logis est un homme intelligent.

Une petite porte se présente à nous, elle donne accès dans une chambre à coucher, qui sert en même temps de cabinet de travail, à en juger par ce qu'elle renferme.

C'est une vaste pièce, haute de plafond, longue et large. Un épais tapis en couvre le parquet.

Au fond, un lit de milieu à colonnes se dresse sur ses gradins.

De chaque côté, une petite table avec une lampe.

Sur la cheminée, de marbre noir, une pendule et des candélabres Louis XIII, des bronzes d'art, des coquillages, un criss malais et quelques ivoires du Japon.

Dans l'angle de l'unique fenêtre, une console-buffet, chargée de flacons, d'appareils à col recourbé, de petites cornues, avec des spécimens des métaux, des minéraux, des plantes séchées et plusieurs animaux empaillés.

Puis, au centre, une table ovale, portant au milieu de livres, de brochures et de journaux de toute sorte, une mappemonde, au pied de laquelle s'appuie un écritoire hérissé de plumes d'oies, un Code tout ouvert, le traité de toxicologie d'Orfila, deux volumes en anglais, un autre en hollandais, et, sur un plateau en laque de Chine, une tasse avec sa soucoupe, une théière et un sucrier.

Il semblait que toutes ces choses hétérogènes duesent faire de cette pièce un capharnaüm, une sorte de repaire, propre, tout au plus, à servir d'atelier à Althotas ou à Cagliostro.